

La fréquentation des œuvres artistiques est-elle un luxe réservé aux riches et aux retraités qui ont du temps pour ça? S'agit-il d'affirmer une supériorité culturelle pour justifier des privilèges? Nous vivons dans une civilisation dominée par des idéologies réductrices et matérialistes. À l'heure où règnent en maîtres le scientisme, la rentabilité financière et l'utilitaire, l'art représente une issue, une percée pour affirmer la liberté de la personne et faire pressentir le travail de l'Esprit porteur d'espérance en chacun de nous.

Dans un message adressé aux artistes lors de la clôture de Vatican II, Paul VI affirmait: « Ce monde dans lequel nous vivons a besoin de beauté pour ne pas sombrer dans le désespoir. La beauté, comme la vérité, est ce qui met la joie au cœur des hommes, elle est ce fruit précieux qui résiste à l'usure du temps, qui unit les générations et les fait communier dans l'admiration... Rappelez-vous que vous êtes les gardiens de la beauté du monde. » Et plus récemment, l'écrivain Amin Maalouf: « Pour redonner à notre humanité déboussolée quelques signes d'espoir, il faut aller bien au-delà d'un dialogue des cultures et des croyances, vers un dialogue des âmes. Telle est en ce début du *xx^e* siècle, la mission irremplaçable de l'art. »

À l'époque classique, de nombreux artistes participaient à l'évangélisation des peuples, par la peinture, l'architecture, la musique, les vitraux... Aujourd'hui la situation est confuse dans la mesure où l'artiste se trouve souvent dans une posture romantique et solitaire, ayant perdu ses repères et le sens de la vie, ne pensant guère à s'inspirer de l'Évangile pour annoncer et célébrer le Dieu-Amour. Partant de ce constat, le chanteur-compositeur Daniel Facérias envisage une institution nouvelle appelée « Kairé », qui aura pour mission de réconcilier les artistes avec l'Église: « L'isolement est la plaie de l'artiste, qui a besoin d'un soutien fraternel. Ce serait une faute grave de ne pas y répondre. » Il s'agit de promouvoir la « diaconie de la beauté », essentielle pour fortifier notre joie lorsque nous traversons les contrariétés et le doute.

Les pages qui suivent vous présentent des réflexions et des pratiques allant dans ce sens. Vous remarquerez qu'il n'y est question ni de la littérature, ni du théâtre, ni du cinéma: ce sera la matière d'un dossier ultérieur, c'est promis. ▀

Jean-Louis Paccoud

© Stéphane Ourounoff/Cinic

Pour une diaconie de la Beauté



Le peintre Arcabas, chez lui à Saint-Pierre-de-Chartreuse (38). L'artiste peint, dessine, sculpte, grave et se fait connaître en qualité de maître dans l'art sacré contemporain.

De l'art à la foi

Thierry Min est prêtre dans le diocèse de Metz. Autrefois enseignant à l'IUFM, il participe activement à l'association Chemins d'art et de foi en Moselle. Il connaît particulièrement l'œuvre d'Albert Camus et entretient une amitié avec le peintre d'origine mosellane Arcabas.



P. Thierry Min

« **A** leur manière aussi, la littérature et les arts ont une grosse importance pour l'Église, est-il souligné dans la constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps (*Gaudium et Spes*). Ils s'efforcent en effet d'exprimer la nature propre de l'homme, ses problèmes, ses tentatives pour se connaître et se perfectionner lui-même ainsi que le monde... Il faut donc faire en sorte que ceux qui s'adonnent à ces arts se sentent compris par l'Église... Que les nouvelles formes d'art qui conviennent à nos contemporains, selon le génie des diverses nations et régions, soient aussi reconnues par l'Église... Que les croyants vivent en très étroite union avec les hommes de leur temps et qu'ils s'efforcent de comprendre leurs façons de penser et de sentir, telles qu'elles s'expriment par la culture. »

Forts de cette conviction, nous sommes conduits à porter un regard positif, ou tout au moins accueillant, sur le monde artistique. Certes, parfois, face à certaines œuvres contemporaines, nous nous demandons ce que les artistes expriment

de l'homme, de la nature, de Dieu. La démarche soulignée par le concile Vatican II se veut pleine de respect pour celui ou celle qui ne parle pas notre « langage » habituel.

La voix des artistes

Aujourd'hui, la voix qui se fait entendre dans la société est surtout la voix des économistes, des statisticiens, des psychologues et aussi, il faut bien le souligner, la langue de bois. Écouter la voix des artistes, des créateurs, des chercheurs permet d'écouter la voix des peuples, qui ne se réduit pas à l'utilitaire. La société doit réapprendre à parler une langue qui ne soit pas uniquement scientifique ou sociologique, en acceptant de faire droit au langage symbolique. Pour la société et les Églises, le dialogue avec les artistes est exigeant, car les artistes posent souvent la question de la beauté. Elle est signe de transcendance, d'ouverture. L'art est sans doute pour cela un chemin de foi, car il n'est pas une pure reproduction du

Village intérieur

Tout d'abord, soulignons le format « paysage » de ce tableau du peintre Arcabas, intitulé *Village intérieur*. Même si la hauteur du clocher aurait pu le conduire à adopter le format « portrait », ici, l'église s'inscrit au cœur du village. Arcabas faisait remarquer qu'il n'y a pas

de rue pour entrer dans ce petit bourg : ce n'est pas un village rue que l'on traverse ou que l'on contourne. En l'absence de route, le village du bout du monde apparaît accessible par un chemin intérieur. Quel titre donner à ce tableau ? Arcabas s'interrogeait lui-même... Peut-être que le titre *Village*

de l'intérieur lui sied bien. Ce village a un petit air connu. Village de l'intérieur, de la France profonde, qui apparaît au détour d'un virage d'une route à la campagne, mais surtout de l'intériorité. Ce village est celui d'un souvenir heureux, village de l'enfance, village que l'on a quitté pour suivre

son chemin tout en restant fidèle à ses racines. Pour ce Mosellan d'origine, il peut être celui du douloureux souvenir d'un village idéalisé que l'on n'a jamais revu en empruntant les chemins de l'exil, village fantôme détruit par la folie guerrière ou ravagé par un cataclysme. J'aime la dimension

horizontale de ce tableau : l'église est là, plongée au sein de la vie des villageois invisibles. Pourtant, ils sont bien là. Les toits forment une palette de couleurs où chacun d'entre nous retrouve la tonalité d'une fête, d'une rencontre. Ce n'est pas une invitation à la nostalgie, mais un appel

réel. Entendons aussi le terme « foi » comme une confiance, une conviction forte, un engagement...

Dépasser le regard furtif sur une peinture pour entrer en dialogue

Notre monde est souvent douloureux, mais une lueur profonde y demeure sans fléchir. C'est cette permanence essentielle qu'il faut chercher pour que les accaparements de tous les jours ne soient pas vides. L'art nous parle d'un silence mystérieux qui gît en nous et qui nous apprend la joie d'être Homme. La tâche de l'artiste est ainsi de transcrire ce que nos vies portent de blessures et de lumière, de les réconcilier par la beauté et de faire que notre fugitivité éclate en parcelles d'éternité. Ce fut le cas pour Arcabas à Saint-Hugues-de-Chartreuse. À trois reprises, il va « franchir » le seuil de la petite église, car il manque quelque chose...

Dans un premier temps, il traite des dix commandements et de la Cène. Puis un univers abstrait s'inscrit dans le bandeau du couronnement où, tel un orchestre symphonique, tous les instruments louent le Seigneur (psaume 150). Enfin, selon le témoignage de l'artiste lui-même, il avait quelque chose de nouveau à dire : et voici la prédelle¹, dont le fameux ange espiègle, figure emblématique de l'artiste, et d'autres scènes évangéliques que nous retrouvons aujourd'hui

à la une de la presse chrétienne. Cette prédelle est d'inspiration évangélique soutenue. Elle est à hauteur d'homme.

Je pense à une interview d'Arcabas menée par Jean-Claude Salou : « *Je crois que j'ai la foi.* » Arcabas ne peint pas le monde tel qu'il est. Avec un brin d'humour, il me disait un jour son bonheur de peindre trois figures sur une assiette : il peut les faire plus grosses, plus appétissantes que le modèle qu'il a sous les yeux. Dans le domaine de la foi, c'est pour lui l'occasion de conduire les hommes dans le lac d'or de la foi... De même que le sculpteur ne s'impatiente pas de délivrer, dit-on, la statue enfermée dans le bloc de granit, de même devons-nous entrer en conversation avec l'œuvre d'art... N'y a-t-il pas parfois des « blancs » qui en disent plus que des mots ? Dieu ne serait-il pas dans cette statuette qu'il faut briser pour qu'elle délivre le message depuis toujours enfoui, dissimulé au regard des hommes ? J'aime à dire alors que le tableau est non seulement visitation, mais annonce. L'image n'est pas statique, elle est poésie. Elle n'est pas couleur, mais transparence, une fenêtre ouverte sur le monde tel qu'il paraît dans les yeux de l'artiste. « *Il ne s'agit pas de peindre la vie, mais de rendre vivante la peinture.* » Ce mot de Bonnard, ne serait-il pas la définition qui convient parfaitement à une image que l'on qualifierait de « religieuse » ? ▀

1. Partie inférieure d'un tableau d'autel, divisée en petits panneaux représentant une série de sujets.

Sources : *Domuni* n° 3, janvier 2010 ; l'Université dominicaine en ligne site : www.domuni.eu/fr

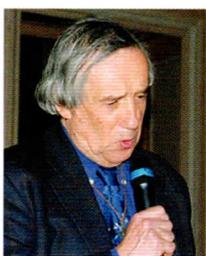
à emprunter le chemin de l'action de grâce... En l'absence de murailles et de murs, nous pouvons avoir du mal à imaginer la Jérusalem nouvelle, mais il s'agit bien ici de la cité de la paix, du bourg de la joie apaisée qui sommeille en chacun de nous.

P. Thierry Min



Affleurements de Dieu

Tiulaire de la cathédrale de Metz, le chanoine Robert Fery, responsable de l'observatoire diocésain Foi et culture, préside l'association Chemins d'art et de foi en Moselle.



P. Robert Fery

Grande fut ma chance d'être installé comme chanoine titulaire de la cathédrale de Metz, dans les stalles qui font face aux grandes verrières de Marc Chagall. Les matins d'hiver, alors que la nef gothique, lentement, sort de sa léthargie nocturne, les premières lueurs de l'aube réveillent patriarches et prophètes. Il me semble même entendre le coq bleu précéder par son chant les pas de Dieu dans le grand jardin de la Création.

Le soir, avant que le silence n'enveloppe l'édifice sacré de son grand manteau, alors que s'achève le chant des vêpres, Abraham, Jacob, Moïse, David, Jérémie, tour à tour, referment les livres sacrés.

Chagall m'accompagne ainsi depuis quatorze ans et, chaque jour, il me donne de « voir avec le cœur », d'approcher l'Invisible. L'artiste aimait rappeler que pour lui « un vitrail représente la cloison transparente entre son cœur et le cœur du monde » ou encore qu'il était « une chose mystique qui passe par la fenêtre ». C'est à une véritable expérience spirituelle que je suis invité. Chagall lui-même l'affirme : « Souvent, dans les tableaux sont cachés plus de paroles, de silences et de doutes que les mots peuvent en exprimer. Les paroles prononcées amoindrissent souvent l'essentiel et conduisent sur d'autres chemins. »

Des représentations qui interpellent

Dès la première lancette placée dans la fenêtre du déambulatoire nord, c'est à l'obéissance que je suis appelé, tout comme Abraham. Et le jeune Isaac lié sur le bois, qu'il vient de porter sur l'aire du sacrifice, renvoie à Jésus crucifié que Chagall a discrètement placé dans le même vitrail. Suivent deux « baies » consacrées à Jacob : celle

de l'échelle céleste, symbole de notre condition humaine, de nos progressions et de nos chutes, de notre désir de gravir les degrés de sainteté ; celle du combat nocturne avec l'ange, signe de nos propres affrontements avec le divin. Chaque personnage m'invite au dialogue et m'interpelle dans mon quotidien car l'œuvre devant moi, comme le disait si bien mon ami Paul Baudiquey, est un « acte » et non une représentation ou, pire, une reproduction. Je suis tout à la fois Moïse interpellé par le divin au moment où il pénètre dans l'aire sacrée du buisson-ardent, ou David qui, en s'accompagnant de la lyre, chante l'un de ces psaumes que, justement, nous sommes en train d'alterner à deux chœurs.

Enfin comment ne pas partager la tristesse du prophète Jérémie, recroquevillé sur lui-même au moment où son peuple s'en va en exil, loin en Babylonie ? Et se superposent d'autres dramatiques cortèges, ceux des juifs fuyant les pogroms de Russie, que Chagall vit arriver chancelants à Vitebsk, ceux de la Shoah auxquels il échappa miraculeusement...

Devant cette Bible ouverte, ce foisonnement de couleurs, cette musique qui, sous les doigts du soleil, offre ses subtiles variations, me voici aux portes du mystère, au seuil de la rencontre offerte avec l'Invisible. Je suis Moïse au sommet du Sinaï recevant des doigts de Dieu les tables de pierre.

Devenir « l'hôte émerveillé d'une surface recouverte de couleurs »

Je repense à Paul Baudiquey, tout ému encore, presque en larmes, quand il évoquait sa rencontre avec le *Fils prodigue* de Rembrandt : « J'étais, en un instant, devenu — et je demeure — l'hôte émerveillé de cette surface de toile. Je scellais là, sans le savoir, des épousailles sans faille et sans retour : deux visages m'étaient donnés, celui d'un Père et celui d'un fils — Dieu et moi — conjuguant à pleines mains, à plein corps, à plein cœur, détresse et compassion, misère et miséricorde. » Quelle expérience ! Quel choc ! Ce sont des heures de grâce, de bonheur. On voudrait demeurer là comme les disciples qui ne voulaient pas redescendre du Thabor ! Devant un tableau, un vitrail, il ne s'agit pas



d'abord de satisfaire notre insatiable curiosité, ni d'acquérir des connaissances, ni même de savourer ces mots si bien ciselés par les conférenciers, mais, avant tout, d'accepter que s'instaure avec l'œuvre un va-et-vient d'une totale réciprocité. Que serais-je sans sa présence? Que serait-elle sans mon regard? Face au « Prodiges » de Rembrandt Paul Baudiquey confia: « *Ce fils prodigue à genoux devant son père, qui était-il? Et si c'était moi, ou chacun d'entre nous?* » Il n'est pas nécessaire d'être diplômé de l'École du Louvre pour faire une telle expérience, chacun peut devenir « *l'hôte émerveillé d'une surface de toile recouverte de couleurs* ».

Devant la grande toile du Caravage, la *Vocation de Matthieu* en l'église Saint-Louis-des-Français, impossible d'échapper à l'appel du Christ, à ce grand bras interrogateur qui surgit de l'ombre.

« *À la main de celui qui appelle, répond, tournée vers sa poitrine, la main de celui qui est appelé* » (Dominique Ponnaux).

Un jour de printemps 1982 à Auvers-sur-Oise, je me trouvais entre l'église et le cimetière où reposent côte à côte Théo et Vincent... Les grands champs de blé ressemblaient à d'immenses vagues qui s'en allaient lécher la grève de l'horizon. Deux chemins s'ouvraient devant moi, identiques à ceux que Van Gogh immortalisa sur sa grande toile. Que de carrefours décisifs dans une vie d'homme!

Comment partager cela? Comment proposer aux hôtes de la cathédrale de changer leur regard pour que d'inquisiteur il devienne amoureux? Quand revient la saison touristique, chaque jour des milliers d'hommes et de femmes s'arrêtent devant ces vitraux. Beaucoup admirent le jeu des

▲ Surnommée la lanterne de Dieu avec ses 6500 m² de verrières, la cathédrale Saint-Étienne de Metz est une invitation à une expérience spirituelle. À travers ses vitraux, Marc Chagall donne de « voir avec le cœur », d'approcher l'Invisible.





▲ *Détail d'un vitrail de la cathédrale de Metz. Ève et la pomme par Marc Chagall.*

»» couleurs, écoutent avec bienveillance les explications des guides, gardent dans la mémoire de leur appareil photographique les diverses scènes bibliques, mais n'ont pas le temps, ni même le désir, d'aller jusqu'au seuil de la Parole qui irradie, jusqu'à cette rencontre existentielle qui fit dire aux disciples d'Emmaüs: « *Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures?* » Dans quelques semaines je vais quitter le chapitre cathédral, je n'aurai plus le « message biblique » devant mes yeux, mais depuis longtemps il est imprimé dans mon cœur. Et ces mots de Chagall n'ont pas fini de retentir en moi: « *Parfois j'ai l'impression que je suis tout à fait un autre, que je suis né, pourrait-on dire, entre ciel et terre, que le monde est pour moi un grand désert dans lequel mon âme rôde comme un flambeau.* » ▲

Jean-François et Fabienne Kieffer re au lieu d'être coincés dans les néces de réaliser leurs aspirations profondes.

Les talents artistiq

Depuis son enfance alsacienne, Jean-François a toujours rêvé d'être musicien, missionnaire et dessinateur. Il est passé par le scoutisme et les Arts déco de Strasbourg. En 1983, tous deux quittent l'Alsace, trop conformiste pour leur goût, et s'enracinent dans la Meuse, à Saint-Julien-sous-les-Côtes, dans une vieille ferme qu'ils mirent longtemps à rendre habitable. Quant à s'intégrer dans la population, ce fut bien plus rapide, grâce à la musique, leur mode privilégié pour créer et entretenir les relations: routes chantantes, gospels, chorale... celle-ci rassemble toutes les bonnes volontés pour animer les fêtes. Y compris un baptême républicain.

Un trouvère de son temps

Pour Fabienne, Jean-François et leurs quatre enfants (aujourd'hui autonomes), l'art se déploie dans deux dimensions. La dimension conviviale, lorsque des personnes d'horizons différents se rassemblent pour créer de l'art vivant avec l'objectif de développer la fraternité, d'empêcher l'exclusion de quiconque. Et puis la dimension personnelle, lorsque l'artiste s'isole pour créer de nouvelles œuvres qui surgiront de l'atelier, toucheront le cœur de multiples amateurs, enfants et adultes.

« **La diaconie de la beauté trouve chez les époux Kieffer une expression très convaincante: il s'agit de transmettre le goût de la vie fraternelle, de remédier à l'exclusion** »

Jean-François s'est fait connaître par les vignettes illustrant des scènes de l'Évangile ou de la vie chrétienne, reproduites dans les bulletins paroissiaux ou les feuilles liturgiques. Le coup de crayon est net, d'une signification évidente, bien ciblée.

présentent à eux deux le couple d'artistes tel qu'on l'imagine :
sités qui aplatissent et uniformisent, ils ont pris les moyens
Leur mode d'existence est une création artistique convaincante.

ues, au service de tous



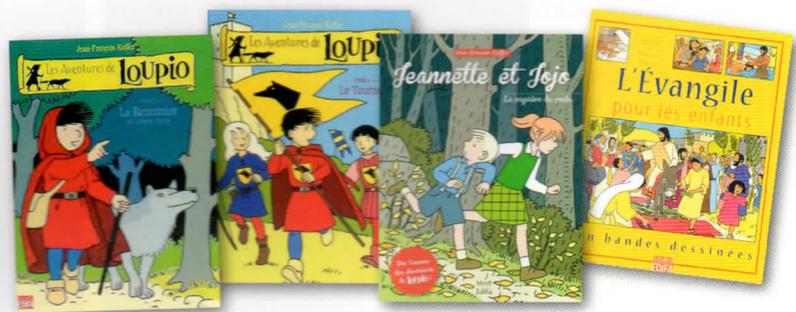
Plus tard sont apparus les albums qui racontent les aventures de Loupio : un jeune trouvère parcourant l'Italie du XII^e siècle avec son luth et un loup amadoué par saint François d'Assise. Il se tire avec grâce de toutes les situations délicates où le mène son innocence. Dans ce personnage qui porte la joie et la réconciliation, on reconnaît, bien sûr, l'esprit franciscain dont l'auteur — qui ne se prénomme pas Jean-François pour rien — est imprégné. Lui-même se définit comme un trouvère pour son temps. Les innombrables lettres qu'il reçoit, tant d'enfants que d'adultes, prouvent que Loupio répond à une attente : les gens ont soif d'une spiritualité simple et chaleureuse qui réenchante leur vie.

Un jour, l'évêque de Verdun, surpris de ce qui se passait par là-bas, appela Jean-François au diaconat. Il répondit oui, mais son accompagnateur spirituel demanda que la mission diaconale qui lui serait confiée ne freine pas la réalisation de sa vocation d'artiste. De fait, ils ont reçu une mis-

sion de pastorale des familles et accueillent des groupes de fiancés pour une réflexion sur le sacrement de mariage. La diaconie de la beauté trouve chez eux une expression très convaincante : il ne s'agit pas de l'art pour l'art, de la prétention à être le plus original possible ; il s'agit de transmettre le goût de la vie fraternelle, d'entendre tous les langages, comme au jour de la Pentecôte, et ainsi de remédier à l'exclusion. ▀

Jean-Louis Paccoud

▀ Jean-François Kieffer est l'auteur entre autres de L'Évangile pour les enfants en bandes dessinées, des neuf albums Les aventures de Loupio, édités par Edifa-Mame, et depuis septembre des Aventures de Jeannette et Jojo.



La danse, chemin de vie

Lydie Piéplu est une chorégraphe qui anime une école de danse classique et moderne à Paris. Pour elle, la danse est une pratique exigeante qui élève l'être humain dans l'harmonie et la beauté.



Lydie Piéplu

Pour quelles raisons la danse, parfois comparée à un sacerdoce, nourrit-elle une vie spirituelle ? J'ai toujours cru en la consubstantialité de l'âme et du corps et je ne peux accepter cette vision réductrice de la danse, trop souvent assimilée au simple plaisir fugace de faire, alors qu'elle est destinée à s'inscrire dans la durée et à traverser le temps.

Il y a dans la danse une part d'immensurable, quelque chose comme la foi, que l'on ne peut ni peser, ni jauger, ni noter, ni saisir, une chose qui touche directement à l'âme, que l'on développe hors du connu et en laquelle on croit, parce que sans elle, la vie n'a pas de sens. La danse marche sur une voie divine entre ciel et terre. D'ailleurs Nietzsche ne s'y trompait pas lorsqu'il déclarait : « Je ne pourrais croire qu'en un Dieu qui saurait danser... »

Le travail chorégraphique va chercher au plus profond de soi des voies et des forces qui tirent vers le haut. De même que l'exercice de la foi implique un retrait du monde, une retraite à l'intérieur de soi-même. De même l'exercice de la danse, de la création chorégraphique se fait au prix d'une grande solitude et d'une réelle recherche de vérité ; vérité du geste, des déplacements, des énergies, du rapport à l'autre, vérité esthétique, artistique, musicale. Isadora Duncan, l'une des pionnières de la danse contemporaine, tient ces propos : « Je passais des journées et des nuits entières à rechercher une danse qui fût, par les mouvements du corps, l'expression divine de l'esprit humain... » Cette quête de l'essentiel s'inscrit dans une démarche spirituelle.

Un don sans merci

Être chorégraphe, c'est avoir accès à un monde secret qui puise dans l'expérience des parcours humains une certitude spatiale, symbolique et spirituelle. L'art de la danse apporte une joie sans pareille, proche de l'extase des grands religieux. La création chorégraphique représente le bonheur absolu, en ce que l'on se sent relié à des forces qui nous dépassent, nous nourrissent et nous élèvent.



À travers la danse, selon Lydie Piéplu, « le chorégraphe parle à l'âme, à sa propre âme et à celle des autres ».

spirituelle

Je suis chorégraphe, danseuse et je m'efforce d'« entrer par la porte étroite, car étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie », pour citer saint Matthieu. À travers la danse, le chorégraphe parle à l'âme, à sa propre âme et à celle des autres. Il y a échange et partage spirituels. La danse, art immatériel qui s'inscrit dans un souffle divin et dont le but n'est ni une performance ni un résultat probant, est une transcendance des sentiments humains, un don sans merci. « La danse est toujours dans leurs corps, ils cherchent le point de silence et d'immobilité où il n'y a plus ni espace ni temps mais la pureté en marche. » C'est en ces termes que Colum McCann, écrivain, parle de Rudolf Noureev et Margot Fonteyn, danseurs classiques mythiques du xx^e siècle.

Je ne crois pas à la souffrance de l'artiste créateur, je crois à la souffrance humaine, au désespoir, aux désillusions, aux douleurs insupportables, mais créer dans la douleur, non ! La création est d'essence divine, souffle de vie, souffle de joie ineffable, c'est la recherche de l'équilibre parfait, de l'instant éternisé. Danse des abîmes ou danse des cimes, le chemin est sublime et mène à la perfection divine. ▲



Le Jardin des arts cultive l'équilibre entre le corps et l'esprit

Créée en 2009 par Pierrette Schmitt et Michèle Charff, religieuses de la Providence, à Metz, l'association Jardin des arts a l'objectif de promouvoir le lien entre art et spiritualité.

L'association Jardin des arts s'adresse aux artistes amateurs et plus généralement à toute personne désireuse d'approfondir une recherche du sens de sa vie. L'art favorise une harmonie entre l'esprit et le corps par l'éducation des mains, des oreilles, des yeux et de tous les organes qui concourent à notre équilibre.

L'association propose des concerts, des expositions et des sessions sur des thèmes précis.

Avec « L'Apocalypse », en octobre 2012, des artistes professionnels ont travaillé, dans un climat de convivialité, avec des artistes amateurs. Ils ont permis aux participants d'approcher le livre de l'Apocalypse par diverses voies (exégèse, peinture, écriture, musique, chant, cinéma) et d'en saisir le message spirituel dans sa polysémie.

Les 17 et 18 novembre prochains, la session « Prier par la musique et la danse » s'attachera à la réalité du Corps : la danse méditative permet d'être centré sur soi-même, ouvert aux autres et à tout ce qui nous entoure. De la musique, des chants, des pas simples et répétitifs, des gestes symboliques nous introduisent dans une forme de prière. Ces sessions se composent de conférences, de films, de concerts, mais surtout les participants choisissent des ateliers créatifs (chant, peinture, écriture, danse, audiovisuel, lecture d'images, etc.) où chacun peut développer ses goûts et ses talents en explorant les multiples interprétations du thème de la session.

Renseignements au 03 55 80 46 95.
E-mail : jardindesarts57@laposte.net

Bernard Fischer est professeur honoraire de philosophie et secrétaire de des religions du Livre qui rassemble des chrétiens, des juifs et des musulmans tous les deux ans à Metz. Pour lui, la liturgie de la Parole est un art à part

La lecture de la Parole, une création

La célébration du culte requiert la liturgie de la parole et passe par la lecture de textes. Quelle relation établir entre lecture et Écritures saintes : la lecture reste-t-elle, comme un événement contingent, extérieure aux Écritures, ou bien faut-il voir entre Écritures saintes et lecture une relation étroite qui révèle le texte lu par un travail de création artistique ?

Lecture silencieuse et lecture communautaire

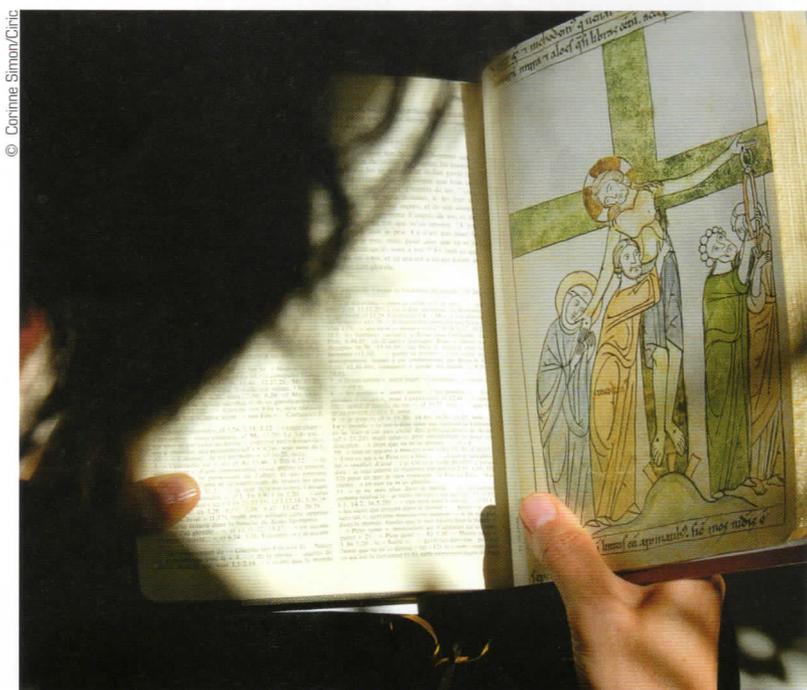
La lecture des Écritures saintes s'exerce en plusieurs temps. On peut en faire une lecture silencieuse et privée qui donne naissance au sens, lecture qui est à la fois réflexion, méditation, prière. La lecture communautaire prolonge la lecture privée. Elle exprime des choix : choix du livre lu et du passage retenu, choix d'une certaine lecture qui

n'est pas neutre mais traduit une interprétation. Entre lecture privée et lecture communautaire s'établit une relation dialectique : on va de l'une à l'autre, l'une corrigeant ou inspirant l'autre, la lecture privée reprenant une lecture publique trop dogmatique, la lecture communautaire sollicitant ou structurant la lecture privée. Ces deux lectures sont complémentaires, l'une, la privée, reste plus proche de la recherche du sens, l'autre, la communautaire, plus soucieuse du partage du sens. Ce que nous disons de la lecture de l'Écriture sainte pourrait aussi être dit de la lecture d'une œuvre littéraire.

Écriture sainte et lecture liturgique

La relation entre texte et lecture est aussi essentielle que la relation entre jeu et exécution. Il n'y a pas d'un côté le jeu dans sa réalité statique de règles, et d'un autre côté l'exécution qui demande invention et imagination. Par l'exécution, le jeu s'anime, les règles du jeu sortent de la boîte, le jeu prend forme et réalité. Il en va de même pour la lecture des Écritures saintes. La réalité, qui était celle du texte non lu, s'anime grâce à la lecture, s'amplifie, acquiert une portée et un degré d'être ignorés par elle auparavant. L'œuvre reçoit un supplément d'âme par la lecture privée ; la lecture communautaire, riche d'interprétations multiples, confirme et augmente ce supplément. La lecture de l'Écriture sainte s'inscrit dans la liturgie de la parole qui comprend, en dehors de l'homélie, la lecture des textes de la Bible ou des évangiles. L'exigence liturgique est de lire le texte selon les règles et les gestes prévus pour la cérémonie, de le lire dans son authenticité. L'Évangile selon saint Jean précise en outre que la liturgie de la parole est liturgie du Verbe : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.* » La lecture des Écritures

La lecture, à la fois interprétation et création artistiques, fait partie intégrante de la Bible.



© Corinne Simon/Cirio

Bernard Fischer

Professeur honoraire de philosophie
Secrétaire des Voix sacrées

l'association Les voix sacrées
mans et organise un festival
entière.

on artistique

saintes est donc, par la médiation de l'homme, manifestation du Verbe de Dieu, à la fois parole de l'homme et parole de Dieu s'exprimant par l'homme. Si tout est Verbe, la lecture est œuvre du Verbe au cœur de la cérémonie liturgique.

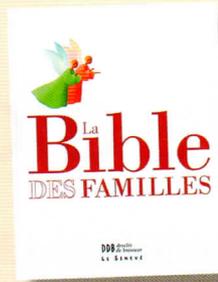
Lecture littéraire et lecture des Écritures saintes

La lecture de l'œuvre littéraire ne manque pas d'enseignement, car elle est, à la manière de l'exécution d'un jeu ou d'une partition musicale, elle aussi exécution. Dans le cas de l'œuvre littéraire, la lecture, à la fois interprétation et création artistiques, devient constitutive de l'œuvre, fait partie de son réel ontologique, comme font partie d'une pièce de théâtre ses mises en scène. L'œuvre comprend à la fois la chose écrite et ses lectures, c'est un tout, tout qui reste ouvert, prêt à recevoir toutes les lectures significatives à venir.

Bible et évangiles sont des œuvres au même titre que les œuvres littéraires et ont comme elles un statut d'autonomie et de « quasi-sujet ». Leur lecture, œuvre du verbe, travail à la fois d'interprétation et de création artistiques, est, elle aussi, partie constitutive de l'œuvre. L'œuvre littéraire cependant ne fait pas nécessairement appel à un au-delà, à une transcendance, alors que les œuvres de l'Écriture sainte ne se contentent pas de ce statut d'œuvre, mais s'ouvrent, pour l'homme de foi, à la parole de Dieu.

La lecture des Écritures saintes illustre la magie de la lecture : faire sortir l'œuvre de son silence, la donner à une assemblée, la faire exister en lui apportant le supplément d'âme, artistique et ontologique, que donne la lecture. Cette lecture est en même temps inséparable d'une liturgie dont l'office est de faire entendre à l'homme de foi la parole de Dieu. ▀

À lire



La Bible des familles

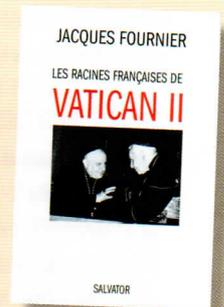
Sous la direction
de Jacques Fichfeux
et Claire Patier
Illustrations d'Éric Puybaret
Éditions Desclée de Brouwer/Le Sénevé,
Paris, 2012, 25 euros

Voici, dès l'abord et sans parler du contenu, un merveilleux cadeau à faire à une famille pour Noël ou une autre occasion, à un jeune à l'occasion d'une célébration, à un adulte voulant découvrir la Bible, etc. Les responsables de cette nouvelle édition, Jacques Fichfeux, Claire Patier et Éric Puybaret, ont fait le choix d'une initiation biblique détaillée, sans se perdre dans des explications trop techniques. C'est ainsi qu'ils ont regroupé les textes bibliques en 56 cahiers documentaires. La traduction est officielle, utilisée par la liturgie. Dans chaque cahier, on trouve aussi des explications claires, des indications de vocabulaire, des cartes, des index, des renvois au catéchisme de l'Église catholique. On peut souligner la beauté des illustrations d'Éric Puybaret qui forment, en cinquante images, une grande fresque racontant la Bible. Les autres illustrations sont choisies de façon très judicieuse. En fin d'ouvrage, des indications sont données pour prier avec la Bible. On y trouve aussi un glossaire, une chronologie des prophètes et une table des matières permettant de bien se retrouver dans l'ouvrage. Cette Bible des familles peut rendre d'immenses services aux catéchistes, aux animateurs d'aumônerie, aux personnes s'occupant de formation biblique et, évidemment, à tout lecteur, jeune ou adulte, désireux de découvrir la Bible. Ce travail remarquable devrait trouver rapidement son public. On peut, en tout cas, le souhaiter. ▀

Les racines françaises de Vatican II

Jacques Fournier
Éditions Salvator, Paris, 2012, 20 euros

Le concile Vatican II n'est pas sorti de nulle part, même s'il a fallu le courage du pape Jean XXIII – pourtant déjà âgé – pour le convoquer. Il a été précédé par le mouvement des idées, l'évolution des mentalités, la transformation des sociétés au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle. L'auteur de ce livre analyse, de façon précise, ce grand mouvement, en France en particulier. Il nomme, de façon claire, les personnes – témoins, prophètes, théologiens – ayant joué un rôle important avant le Concile. Des notices sont consacrées à ces personnes que l'ouvrage permet de découvrir ou de redécouvrir. Ces mentions sont parfois succinctes – il ne peut guère en être autrement – mais précieuses car elles sortent de l'oubli des figures importantes des XIX^e et XX^e siècles. On comprend mieux ainsi les enjeux du Concile et on est en mesure d'en apprécier les fruits pour l'Église en France et dans le monde. ▀



Yves Guiochet